

nommer d'abord les félicitations que nous ont fait parvenir beaucoup de personnes occupant de hautes positions par leur science et leurs travaux; puis l'augmentation de notre liste d'abonnés. Dans le courant de 1872, nous avons entré dans nos livres au-delà de 500 nouveaux souscripteurs à la *Gazette*. Ordinairement on calcule l'importance d'un journal par le nombre de ses abonnés. Sous ce rapport, notre satisfaction est complète et nous en remercions les amis de notre feuille.

De notre part nous ne négligeons rien de ce qui peut rendre la *Gazette* intéressante et utile. La besogne ne nous fait pas peur, quand il s'agit de l'intérêt de la patrie. Les fatigues, les veilles, nous ne les comptons pas, pourvu que nos lecteurs puissent en profiter.

La *Gazette* n'est pas une entreprise bien brillante, pécuniairement parlant; elle est plutôt un œuvre d'abnégation. Elle vit avec ce qu'elle reçoit de ses abonnés, et ne demande pas plus que de rencontrer ses dépenses. On en a la preuve dans son faible prix d'abonnement. Mais, au moins faut-il que ce prix lui soit payé. Malheureusement les retardataires sont encore nombreux. Certains lecteurs sont injustes à notre égard, ils aiment la *Gazette*, la reçoivent depuis de longues années et nous privent des moyens de la soutenir. C'est la plus criante des injustices. Les dettes contractées envers un journal sont des dettes d'honneur et devraient être payées les premières. Nous espérons que ces remarques seront comprises par qui de droit.

L'intérêt de notre feuille serait considérablement augmentée par les correspondances des cultivateurs qui entreprennent des améliorations. Nous le disions l'année dernière la science agricole est le fruit de l'expérience, elle se compose des faits obtenus dans les bonnes pratiques et se complète au moyen des observations de tous les cultivateurs. Eh bien que tout homme qui peut tenir une plume sache connaître les résultats de la pratique; il contribuera à l'avancement général et rendra service à ses concitoyens. Les colonnes de la *Gazette des Campagnes* sont ouvertes à tout écrivain agricole sérieux et nous serons toujours heureux de reproduire les résultats des bonnes méthodes de culture.

CAUSERIE AGRICOLE

LE HARAS NATIONAL.

Depuis quelques semaines, on s'est occupé activement dans les hautes sphères agricoles d'un nouveau moyen de travailler à l'amélioration de notre agriculture. D'éminents agronomes se sont adressés au Conseil agricole de cette Province dans le but d'obtenir son approbation pour la création d'un haras national destiné à fournir aux cultivateurs des sujets capables de perfectionner notre espèce chevaline. Cette approbation ils l'ont obtenue. Le Conseil d'Agriculture, dans sa réunion de Novembre dernier a passé une résolution approuvant le projet et a nommé un Comité chargé de présenter une pétition à la Législature pour lui demander une allocation capable d'assurer le succès de l'entreprise. Enfin nos représentants, comprenant l'importance de ce haras, lui ont voté une subvention de \$5,000.

Voilà, en quelques mots, l'historique de ce nouveau projet qui, bien dirigé, aura, nous n'en doutons pas, d'excellents résultats sur le perfectionnement de nos chevaux. L'exécution du projet est donc aujourd'hui à peu près certain, et avant longtemps on offrira aux cultivateurs canadiens des étalons modèles capables de produire l'amélioration désirée. Mais on nous demandera sans doute des explications au sujet de cette nouvelle entreprise; en conséquence, nous

allons consacrer quelques lignes à l'examen de la question. Disons tout d'abord ce que l'on entend par un haras. Dans son sens le plus exact, le haras est un établissement dans lequel on se livre à la production et à l'élevage des chevaux. C'est-à-dire qu'un haras complet est composé d'un certain nombre de juments poulinières bien choisies en vue de la propagation de l'espèce et de quelques étalons de qualité. Dans aucun cas, on ne peut appeler haras les étalons seulement, ils n'en sont qu'une partie.

Les personnes qui se sont mises à la tête du haras national ont compris comme nous le véritable but du haras. Dans le projet qu'elles ont présenté au Conseil d'Agriculture, elles spécifient que le haras sera composé de vingt-quatre étalons destinés à l'amélioration de la race chevaline et de douze juments poulinières qui devront fournir à la Province les reproducteurs nécessaires aux besoins de l'avenir.

En un mot, le haras est un établissement d'élevage, produisant constamment des types améliorateurs. Quelques étalons isolés ne sauraient avoir une grande importance générale; tandis que l'ensemble de toutes les existences qui composent un haras complet s'élève naturellement à la hauteur d'un intérêt considérable, d'un intérêt public. C'est là que sont produits les sujets mâles et femelles qui doivent entretenir la supériorité des races perfectionnées et travailler à l'amélioration des races communes.

C'est une grande tâche que celle que doit remplir un haras, et elle exige des directeurs de l'établissement de grandes connaissances spéciales et économiques. Les idées de supériorité et de perfectionnement doivent être le trait caractéristique des établissements qui ont la prétention de s'élever en haras.

L'amélioration de toutes nos espèces animales est devenue l'une des plus impérieuses nécessités actuelles: les succès en agriculture y sont en grande partie subordonnés. L'espèce chevaline surtout exige plus que toute autre cette amélioration; tout le monde l'admet aussi bien que nous. Mais comment obtenir cette amélioration si désirable? Voilà la difficulté. Tous les cultivateurs veulent produire de bons chevaux, satisfaisant complètement à tous les besoins de l'époque. Ils savent que le cheval supérieur est toujours certain d'obtenir un prix élevé et reconnaissent qu'une amélioration judicieuse de cette espèce animale servirait grandement leurs intérêts.

Néanmoins, rien ne se fait, notre race chevaline n'est pas plus perfectionnée aujourd'hui qu'il y a trente ou quarante ans. Que disons-nous? elle est même plus défectueuse qu'alors. Nous faisons moins de ventes de chevaux et le prix de ces ventes est toujours plus bas. Le cheval canadien s'était fait une assez bonne réputation; sa sobriété, sa rusticité, sa vigueur étaient parfaitement reconnues; mais il manquait de corps, de volume et les producteurs voulurent l'améliorer en faisant disparaître ce défaut. Malheureusement les moyens employés furent si peu convenables qu'un désastre complet en fut le résultat. Non-seulement on ne réussit pas à obtenir le volume désiré, mais on perdit même quelques-unes des anciennes qualités du cheval canadien.

L'amélioration laissée à l'initiative individuelle n'a donc, en général, produit rien de bon; car nous n'appelons pas succès ces quelques rares chevaux de mérite que nous voyons quelquefois dans nos campagnes; ce ne sont que des exceptions et pour ainsi dire des produits de hasard.

Il faut à la reproduction des types supérieurs dont le choix est toujours difficile, parce qu'il exige des connaissances spéciales et des moyens pécuniaires qu'un très petit nombre de